Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 21

Artikel: Lettre à Gretchen
Autor: Berthier-Varey
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183783

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Eh! bien, voilà mes papiers.... Au revoir, père David.

— Au revoir... A propos, qui maries-tu?

— La grosse Louise à l'ancien conseiller, vous savez bien. Elle n'est pas tant belle, mais elle aura de ça (ici un mouvement du pouce et de l'index). Et puis une forte gaillarde à l'ouvrage, allez seulement.

— Je désire de tout mon cœur que vous soyez heureux.

— En tout cas, vous savez, père David, il y aura toujours du pain sur la planche;... à revoir.

Le lendemain, vers trois heures, l'officier d'état civil, occupé à tondre une brebis, pose les ciseaux, fait appeler à la hâte l'huissier municipal, relève son col de chemise, se lave les mains, ramène sur les tempes deux mèches de cheveux plats, et se coiffe d'un tube qui compte vingt printemps.

L'huissier arrive tout essoufflé: « Bonjou; y-a-ti du nouveau?

— Pas grand'chose; c'est seulement Jules Grognard, qui vient à trois heures pour se tordre le cou. Va-t-en ouvrir la salle et mets-moi une plume et un potet sur la table.

— On y va... faut-il balayer?

— Oh! que non; c'est pas la peine.

Vingt minutes après, les fiancés, accompagnés chacun de son père et de sa mère, attendaient sur l'escalier de la maison communale.

« Serviteur; ça va-ti?.... Alors, voilà le grand jou, » leur dit l'huissier Jaques.

— Hélas! oui, dit en pleurant la mère de la jeune fille, c'est toujours bien dur de se séparer de son enfant.

— Bien su, bien su, ajouta l'huissier, mais, que diable, on ne peut pourtant pas toujou les avoir sous ses cotillons.

L'arrivée de l'officier d'état civil interrompit brusquement cet entretien sentimental.

— Bonjour, messieurs z'et dames, fit-il en soulevant son tube aux bords rapés. Puis, se tournant vers Jaques: « Fais-les voir entrer et pousse me voir cette porte. »

L'huissier s'assit dans un coin, et les gens de la noce prirent place sur un banc de bois, dont l'une des jambes, considérablement plus courte que les autres, donnait lieu à de brusques et comiques balancements.

« Et tes témoins? Jaques, s'écria l'officier d'état civil! »

— C'est vrai!... pardon, excuse, je les oubliais. Et courant vers la maison voisine: Psst, psst!... Henri, François, venez vite comme témoins.

— Je ne peux pas, *j'enchaple* ma faux.

— Tant pis, je vous requéris d'office.

— Y aura-ti un verre après?

— Aloo!

Les témoins introduits, l'officier d'état civil dit à l'assistance: « Veuillez vous lever debout, s'il vous plaît. »

Puis, ouvrant le texte de la loi, il adressa successivement aux époux les questions d'usage:

« Jules-Frederich Grognard, fils de Jean-François et de Pauline, etc., etc., déclarez-vous vouloir prendre Jeanne Potu pour votre épouse?...

— Oui.

Jeanne Potu, fille de Samuel et d'Elise, etc., etc., déclarez-vous vouloir prendre Jules Grognard pour votre époux?

— Oui.

— En conséquence de cette déclaration que tous deux vous venez de faire, je vous déclare, au nom de la loi, unis par le mariage. »

Les époux signèrent au registre et la cérémonie fut terminée.

« Nous allons vite piquer quelque chose, dit l'époux au père David. » A ces mots, les deux témoins dressent l'oreille, les regards de l'huissier s'éclairent d'un nouveau feu.

Quelques instants après, nos gens échangeaient à la pinte en face, des vœux et des compliments de circonstance, lorsque la mère de l'épouse dit à son gendre:

« Tout de même, il faut faire bénir votre mariage à l'église, Jules.

— Que voulez-vous encore recommencer avec ces ministres, qui n'en finissent jamais, fit ce dernier; n'est-ce pas bien plus simple comme ça. Qu'en dis-tu, Jaques? ajouta-t-il en s'adressant à l'huissier.

Celui-ci, qui trouvait le vin trop bon pour se permettre de déplaire à qui que ce soit, répondit:

« Ma foi, c'est suivant les opinions. En tous cas, ça ne peut faire ni bien ni mal. » L. M.

Paris, le 18 mai 1876.

LETTRE A GRETCHEN

Ma charmante Gretchen, que tu sois une jolie fille de l'Oberland bernois, avec des cheveux blonds retroussés coquettement sur la tête, ou une charmante dryade de Montreux, ou même, ce que je crois plutôt, une délicieuse enfant de Lausanne, j'épouse ta querelle, moi, la fille d'Arles, la brune provençale, aux yeux noirs, au bonnet phrygien.

Nous sommes femmes; donc nous sommes sœurs, et, à ce titre, nous devons nous tendre la main.

Quoi! Gretchen, est-ce croyable? l'*Ami du peuple*, de Fribourg, a osé nous attaquer. Pauvre fou! il cherche comme tant de ses pareils le *mouvement perpétuel*, et ne pouvant le trouver pour soulager sa colère, dans son impuissance virile, il s'est rabattu sur la *langue des femmes*. C'est une vieille chanson qu'on ne chante plus... même à Charenton. Ah! ces hommes sont vraiment étranges; quand ils ne savent plus quoi dire les uns contre les autres, ils vident leur carquois en nous lançant leurs dernières flèches, puis ils fuient comme des Parthes... Oui, tu as bien fait, mon amie, de relever le gant. J'arrive à la rescousse, quoique tu aies bon bec et bonnes griffes et qu'un Blücher ne soit pas nécessaire pour décider la bataille. Mais de quoi, grand Dieu! t'étonnes-tu? Où ces monstres barbus ne *lèvent-ils pas le coude?* Je puis t'assurer, *mein Freund*, que si dans

le canton de Fribourg ils n'attendent pas pour le faire les jours de bénichon, il en est de même dans mon pays : de Fribourg aux plaines de La Crau c'est, comme tu le dis originalement, le *balancement régulier du verre et de la bouteille.*

C'est peut-être ce qui fait l'équilibre du monde ! Voilà une chose à laquelle tu n'as pas pensé et qui est digne de ton attention. Mais crois-tu, pauvre folle, que les hommes boivent pour le plaisir de boire ? Je leur suppose, malgré leur infériorité relative, des goûts plus délicats et plus relevés. Ainsi, mettant toute coquetterie de côté, ne crois-tu pas qu'en caressant la dite bouteille, ils ne veuillent, sans le vouloir, nous rendre hommage ? Ceci peut te paraître paradoxal, cependant rien n'est plus vrai. Bacchus et l'Amour sont compagnons.

Pour t'en convaincre, écoute, à ce propos, les discours que les hommes tiennent entre eux : qu'ils remplissent leurs coupes sur les collines de Vevey ou de Clarens ou sur les bords du Rhône, que ce soit le bon vin de *la Côte* qui pétille au fond des verres ou que le *Lunel* et *Saint-Georges* troublent leur cervelle, tout en nous calomniant, en nous accusant de *tout*, comme tu le dis malicieusement, ils boivent, ma chère, à notre santé ; car, après avoir commencé par des méchancetés vulgaires dont ils ne croient pas le premier mot, ils finissent tous, oui tous, sans exception, par des gentillesses et des amabilités. Nos ours s'apprivoisent. Ils versent même, les imbéciles ! un pleur de sensibilité..... Cela devient attendrissant ! Le vin fait parler la corde délicate de ces messieurs ! Oui, *in vino veritas !* Que de fois tu as dû rire comme moi.... Mais tu es peut-être sérieuse. Tu prends trop la chose à cœur. En Provence, nous nous moquons des hommes. C'est le meilleur moyen de nous en faire aimer. Use de mon moyen, si vous ne le pratiquez pas encore en Suisse... Après cela, tu trouves que ta vengeance n'est pas complète... ne blasphème pas le vin, ma Gretchen : en lui est notre puissance. Nous sommes, ma bonne amie, comme des naïades, cachées au fond du verre.

C'est là que ces monstres d'hommes nous trouvent... et Dieu sait ! quand ils nous ont bues, ce que nous faisons de leur raison... mais là, franchement, je ne saurais trop le redire, tu fais trop d'honneur au canton de Fribourg en lui octroyant la découverte du mouvement perpétuel, ce mouvement existe partout où règne la femme, et comme elle règne partout, le mouvement perpétuel est partout.

Le vin est un de nos mille moyens pour en maintenir le branle. Tiens, je suis sûre que le rédacteur de l'*Ami du Peuple* a fait son article en pensant à toi, qu'il t'a bue, ma Gretchen, et que te sachant si gracieuse et si jolie, et ne pouvant t'accuser de *tout*, il a dit une petite méchanceté en attendant l'occasion d'en faire une grosse.

A toi de cœur. BERTHIER-VAREY.

On rupian volliâvè mariâ 'na felhie qu'étâi à la tserdze dè la coumouna, s'on lâi baillîvè tant. La municipalitâ s'asseimbliâ po cein distiuta et lo syndico propousâ çosse : Po sè débarassâ dè cllia crouïe granna, lâi faut baillî cein que démandè, mâ coumeint sarâi dein lo ka dè tot rupâ s'on lâi baillè dè l'ardzeint, lâi faut derè qu'on farà on trossé à la felhie.

Firon eintrâ lo lulu et lâi desiron : Vaidè-vo, m' n'ami, pisque vo z'étès décidâ à mariâ cllia felhie, ne vollien férè oquiè, coumeint dè justo, et n'ein décidâ d'atsetâ on petit trossé : dâi chaulès, onna trâblia, on lhî... — On lhî ! que fâ l'autro, dâo diâblio ; cein sarâ on lhî dè coumon du que l'est la coumouna que l'atsitè et ti lè municipaux sè crâiront avâi lo drâi dè lâi veni cutsi.

Dein lo vîlho teimps, lè menistrès interrogâvon du la chére clliâo qu'allâvon âo predzo, atant lè vîlho què lè djeino, et tot cein sè fasâi ein patois.

— Coumeint Elie monta-te âo ciet, démandà-te à 'na vîlhe fenna ?

Cllia pourra dzein que creyâi que lâi dèvezâvè de son bio frâre Elie, lo taupî, que s'étâi fotu avau on ceresî, iô couillessâi dâi graffions, lâi dit : Oh ! on bio coco po montâ ao ciet, n'a pas pi pu allâ âo coutset dè l'étsilla...

— Vo rappelâ-vo, m'n'ami, dâo premî coumandèmeint, que démandà après à cé qu'on lâi desâi *Balâfre*, qu'avâi servi dein lè z'habits rodzo ?

— Hardâ-vous ! que boeilâ l'autro, que cein fe rechâotâ tot lo mondo...

— Et vo, Françoeis Luvi, dâo moulin d'avau, recitâ lo 8e coumandèmeint ?

— Oh ! monsu lo menistrè, cein ne mè vouaitè plie, y'é remet lo moulin à mon valet !...

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

V

Julien se surprenait parfois à penser que celui-là serait bien heureux qui unirait un jour sa destinée à celle de Mlle Marianne. Mais celui-là, constatait-il bientôt avec regret, ce ne serait jamais lui, pauvre garçon qui n'avait pas une obole, pas un pouce de terre au soleil. Hélas ! se disait-il, tant de bonheur ne m'est pas réservé.

Un soir, Julien qui avait pour habitude de déposer la bourse verte sur le marbre d'une commode de sa chambre, s'aperçut — chose étrange — qu'il s'y trouvait plus d'argent qu'il n'y en avait laissé. Son contenu s'était augmenté d'un louis. Mystère ! Personne, excepté la vieille gouvernante de la maison, chargée de faire la chambre, ne pénétrait chez lui. Il fut perplexe. Le lendemain, le surlendemain, le petit fonds de la bourse avait encore augmenté. Qui donc pouvait opérer cette multiplication ? Il voulut en avoir le cœur net, et, prélevant ce qui lui était ainsi échu par une voie mystérieuse, il se rendit auprès de M. Mason. Celui-ci allait se mettre à table, s'étaient déjà assises Mme Masson et Mlle Marianne.

— Pardon, dit Julien, après avoir salué ces dames et serré la main du patron, mais il se passe ici un mystère dont je désirerais avoir au plus tôt l'explication... et..., peut-être, ajouta-t-il, en regardant Mlle Marianne, pourriez-vous me la donner.

Et en deux mots, il exiplqua l'objet de sa visite, puis, tendant au patron l'or tombé dans la bourse verte, il attendit la réponse.